

# *Voici le mois de mai*

*Le mois du printemps parfumé*

*Qui, sous les branches,*

*Fait vibrer des sons inconnus,*

*Et couvre les seins demi-nus*

*De robes blanches.*

*Voici la saison des doux nids,*

*Le temps où les cieux rajeunis*

*Sont tout en flamme,*

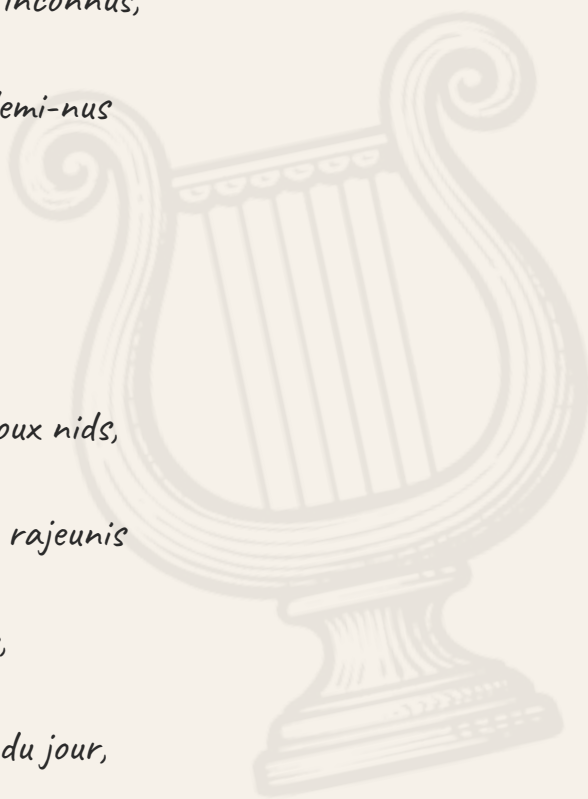
*Où déjà, tout le long du jour,*

*Le doux rossignol de l'amour*

*Chante dans l'âme.*

*Ah ! de quels suaves rayons*

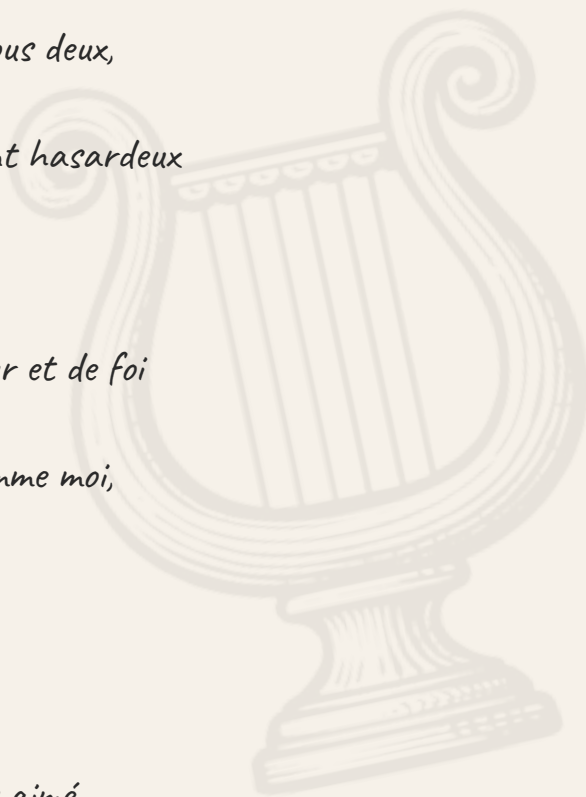
*Se dorent nos illusions*



*Les plus chéries,  
Et combien de charmants espoirs  
Nous jettent dans l'ombre des soirs  
Leurs rêveries !*

*Parmi nos rêves à tous deux,  
Beaux projets souvent hasardeux  
Qui sont les mêmes,  
Songes pleins d'amour et de foi  
Que tu dois avoir comme moi,  
Puisque tu m'aimes ;*

*Il en est un seul plus aimé.  
Tel meurt un zéphyr embaumé  
Sur votre bouche,  
Telle, par une ardente nuit,  
De quelque Séraphin, sans bruit,*



*L'aile vous touche.*

*Camille, as-tu rêvé parfois*

*Qu'à l'heure où s'éveillent les bois*

*Et l'alouette,*

*Où Roméo, vingt fois baisé,*

*Enjambe le balcon brisé*

*De Juliette,*

*Nous partons tous les deux, tout seuls ?*

*Hors Paris, dans les grands tilleuls*

*Un rayon joue ;*

*L'air sent les lilas et le thym,*

*La fraîche brise du matin*

*Baise ta joue.*

*Après avoir passé tout près*



De vastes ombrages, plus frais  
Qu'une glacière  
Et tout pleins de charmants abords,  
Nous allons nous asseoir aux bords  
De la rivière.

L'eau frémit, le poisson changeant  
Émaille la vague d'argent  
D'écailles blondes ;  
Le saule, arbre des tristes vœux,  
Pleure, et baigne ses longs cheveux  
Parmi les ondes.

Tout est calme et silencieux.  
Étoiles que la terre aux cieus  
A dérobées,  
On voit briller d'un éclat pur



*Les corsages d'or et d'azur*

*Des scarabées.*

*Nos yeux s'enivrent, assouplis,*

*A voir l'eau dérouler les plis*

*De sa ceinture.*

*Je baise en pleurant tes genoux,*

*Et nous sommes seuls, rien que nous*

*Et la nature !*

*Tout alors, les flots enchanteurs,*

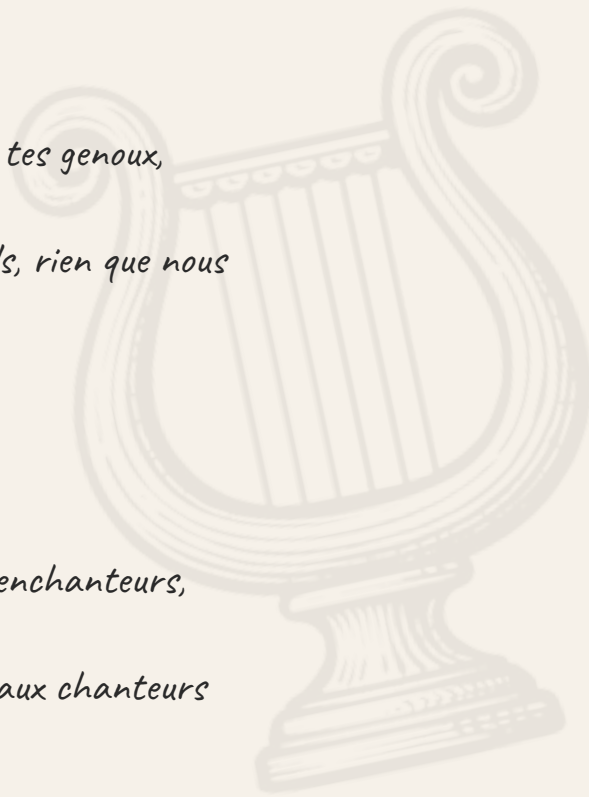
*L'arbre ému, les oiseaux chanteurs*

*Et les feuillées,*

*Et les voix aux accords touchants*

*Que le silence dans les champs*

*Tient éveillées,*



*La brise aux parfums caressants,*

*Les horizons éblouissants*

*De fantaisie,*

*Les serments dans nos cœurs écrits,*

*Tout en nous demande à grands cris*

*La Poésie.*

*Nous sommes heureux sans froideur.*

*Plus de bouderie ou d'humeur*

*Triste ou chagrine ;*

*Tu poses d'un air triomphant*

*Ta petite tête d'enfant*

*Sur ma poitrine ;*

*Tu m'écoutes, et je te lis,*

*Quoique ta bouche aux coins pâlis*

*S'ouvre et soupire,*



*Quelques stances d'Alighieri,*

*Ronsard, le poète chéri,*

*Ou bien Shakspeare.*

*Mais je jette le livre ouvert,*

*Tandis que ton regard se perd*

*Parmi les mousses,*

*Et je préfère, en vrai jaloux,*

*A nos poètes les plus doux*

*Tes lèvres douces !*

*Tiens, voici qu'un couple charmant,*

*Comme nous jeune et bien aimant,*

*Vient et regarde.*

*Que de bonheur rien qu'à leurs pas !*

*Ils passent et ne nous voient pas :*

*Que Dieu les garde !*



*Ce sont des frères, mon cher cœur,*

*Que, comme nous, l'amour vainqueur*

*Fit l'un pour l'autre.*

*Ah ! qu'ils soient heureux à leur tour !*

*Embrassons-nous pour leur amour*

*Et pour le nôtre !*

*Chère, quel ineffable émoi,*

*Sur ce rivage où près de moi*

*Tu te recueilles,*

*De mêler d'amoureux sanglots*

*Aux douces plaintes que les flots*

*Disent aux feuilles !*

*Dis, quel bonheur d'être enlacés*

*Par des bras forts, jamais lassés !*



*Avec quels charmes,*

*Après tous nos mortels exils,*

*Je savoure au bout de tes cils*

*De fraîches larmes !*

*Théodore de Banville (1823-1891)*

